

Premier jour

JANNA

Neuf. Neuf mois que sa mère était malade. Ils s'étaient agglutinés dans sa mémoire comme les draps sales retirés de son lit souillé, transformé en litière de bête blessée, quand sa mère avait cessé de se laisser au moins essuyer. Janna n'avait qu'un seul souvenir net, tout à fait détaché du reste : ce lundi de début janvier où elle avait pour la première fois souhaité à Marianna de mourir au plus vite.

Il avait peu neigé encore, à peine de quoi couvrir le champ retourné, figé dans la nudité durcie des labours d'automne. Et le vent inquiet, arrivant du nord-est par bourrasques soudaines, l'avait bientôt noirci de la poussière de charbon de l'ancien teruil.

Ce teruil, on aurait dit qu'il s'était pétrifié, que le gel l'avait saisi pour de bon. Mais le vent galopant travaillait sans relâche, il soufflait les écailles et particules de charbon les plus infimes et les dispersait sur les tapis de neige.

D'abord la neige perdit sa blancheur. Puis devint grise. S'assombrit. C'était toujours ainsi, l'hiver : jusqu'à la tempête de neige suivante, salvatrice. Mais cette fois-ci la tempête était très en retard et à la fin la neige se transforma en une croûte noire et glacée qui engloutissait la lumière du jour, déjà bien faible et courte.

Janna avait l'impression que si sa mère n'était pas tombée malade, la neige serait venue à temps et aurait blanchi la terre comme il se devait. Mais sa mère était malade. Son corps, tordu de convulsions, brûlé de fièvre, exsudait non pas de la sueur mais une sanie semblable à la poix, qui imbibait n'importe quel tissu, aussi bien la housse de couette en coton que la chemise de nuit en soie, et pas que les étoffes : les meubles, les murs, l'atmosphère même de la maison, déjà étouffante comme elle l'est l'hiver, avec ses fenêtres calfeutrées pour que la chaleur ne s'échappe pas.

Essayant avec retard d'emprunter le savoir-faire de sa mère, espérant qu'une victoire sur les taches signifierait aussi une petite victoire sur la maladie, Janna s'efforçait de nettoyer les draps. Sans succès. L'eau passait en vain dans la machine. Janna les faisait bouillir, tremper, les pétrissait, rinçait, frappait avec le lourd battoir de bois. Mais même les coups du battoir qui, manié par sa mère, avait raison de n'importe quelle saleté, la débusquait, la chassait du tissu, dans les mains inexpérimentées de Janna il ne réussissait qu'à éclabousser, à faire gicler la noirceur qui imbibait le tissu, et à salir encore plus les draps et toute la maison.

Toute sa vie Marianna avait tordu, essoré le linge de ses mains adroites et puissantes. Elle le torturait, l'obligeant à se rouler en un boudin serré, puis à s'aplanir, se lisser sous son fer brûlant, redevenu tout neuf et innocent. Mais maintenant, comme par vengeance, c'était elle-même que la force de la maladie tordait, écrasait. Et on aurait dit que toute la saleté qu'elle avait nettoyée revenait, se déposait en elle, noircissant son corps et troublant son esprit.

Pendant trente ans directrice de la blanchisserie à présent fermée de la mine, la mère de Janna avait porté au travail une blouse blanche. Et en ce temps-là elle distinguait et favorisait entre tous les gens de profession médicale – même couleur d'uniforme, même dévouement, même passion professionnelle, cérémonielle, pour les mesures rigoureuses

de désinfection, l'eau de Javel et l'eau bouillante. Dès que Janna avait une écorchure, une blessure, et elle se blessait souvent – « toi, tu as la peau fine », disait sa mère –, pas question de recourir au plantain ou aux sparadraps de la pharmacie domestique, aux vieilles compresses non stériles, – elle l'emmenait immédiatement à l'hôpital voir le vieux docteur Spektor pour qu'il nettoie, qu'il désinfecte, comme si le tétanos se cachait dans chaque poussière.

L'opiniâtreté larmoyante avec laquelle elle suppliait Janna de ne pas l'emmener à l'hôpital et de ne pas faire venir de médecin à la maison n'en était que plus effrayante : comme si la maladie qui avait envahi son organisme avait acquis une conscience propre et se défendait, parlait par sa bouche. Aujourd'hui les médecins n'étaient plus les gardiens de la santé, les observants de la propreté, les sauveurs – mais les bourreaux. Janna avait même l'impression que sa mère avait peur d'eux à l'avance et les haïssait, elle avait peur de la couleur blanche de leurs blouses, qui pourtant avait été le signe de leur alliance. Et Janna n'avait pas la sage volonté d'imposer la juste décision – volonté que sa mère avait autrefois en abondance – ; elle était habituée à grandir sous son dôme protecteur.

Restée seule, Janna ne pouvait que se conformer à la nouvelle volonté, effrayante, démoniaque, de sa mère, en se laissant involontairement entraîner dans la folie : découragée, démunie par sa solitude soudaine et l'invraisemblance de l'événement.

Dans le village, on respectait Marianna. Avec cependant une certaine froideur, une méfiance, comme si les gens n'étaient pas vraiment sûrs qu'elle était tout à fait d'ici, qu'elle était des leurs – et pourtant Marianna n'était pas allée plus loin que Donetsk, sauf une fois, à Graz, en Autriche, comme garde-malade. Le travail avait définitivement cessé à la mine il y avait un peu plus de deux ans, Marianna avait supplié qu'on ne ferme pas la blanchisserie, qu'on la privatise, mais en vain ; et depuis lors les gens avaient

l'air de lui en vouloir, comme s'ils s'étaient attendus sans raison à ce qu'elle puisse convaincre les propriétaires de ne pas fermer la mine. Alors elle était partie pour six mois en Autriche, beaucoup de femmes partaient travailler en Europe, mais c'était comme si on le lui reprochait, comme si elle partait prendre du bon temps en vacances et non changer les couches d'un vieillard étranger. C'est pourquoi, quand sa mère s'alita, Janna n'eut personne de proche à qui demander aide et conseil.

Elle ne parlait à personne en détail de ce qui arrivait : elle avait honte de révéler le secret dégoûtant de la maladie, de jeter une ombre sale sur sa mère.

Les voisins et les amis, compatissants en paroles, s'éloignèrent insensiblement. Une espèce de sombre et morne pressentiment stagnait dans l'air. Les plus âgés se souvenaient des mois qui avaient précédé l'éboulement de 1996 sous lequel avait péri le père de Janna, lorsque la mine prévenait du malheur futur : tantôt c'était un coup de grisou, tantôt c'était l'ascenseur qui se bloquait – arrêtez-vous, disait-elle, un malheur est vite arrivé... mais Marianna n'était jamais malade. Elle n'attrapait jamais rien, ni la grippe ni même un rhume. C'est pourquoi sa maladie fut un signe que les temps changeaient, que quelque chose se préparait, et les gens, même sans en avoir conscience, avaient déjà fait défection, étaient passés du côté de l'avenir trouble où il n'y avait pas de place pour elle.

Alors, en janvier, dans la nuit de dimanche à lundi, commença une grosse chute de neige, sans vent, et son pseudo-silence fut suivi par un bruissement apaisant, berceur, caressant. La neige tombée éclaira la pièce, repoussa dans les coins les ombres qui avaient enflé comme des meurtrissures. Et Marianna s'était endormie paisiblement, comme avant, quand elle glissait facilement dans le sommeil, reconnaissante après sa journée de labeur, ses travaux domestiques et les lessives qu'elle prenait à domicile – elle acceptait ce que nulle machine n'arrivait à nettoyer, ni à la blanchisserie ni à la maison –, et Janna avait l'illusion que le corps

vigoureux de sa mère, modelé par les gestes de la lessive, que ses bras habitués à brasser l'eau, à la faire mousser, rayonnaient, restituaient de l'énergie comme un moteur qui a chauffé après la course ; et que la housse de couette craquante respirait sa présence, emplissant la maison d'une fraîcheur irréaliste, de source inconnue, une odeur de surnaturelle propreté.

Profitant de ces heures de tranquillité, Janna téléphona au docteur Spektor et le décida à venir.

Tant qu'on n'avait pas fermé la blanchisserie de sa mère, on y lavait aussi le linge de l'hôpital, et alors la blouse du docteur était d'un blanc éblouissant qui, semblait-il, était à lui seul capable de guérir. Le docteur arriva dans cette même blouse bien repassée, mais Janna remarqua que le tissu était comme plus terne, avait perdu son éclat. Et Spektor lui-même, un homme pédant, soigné, s'était avachi, laissé aller, comme si sans Marianna, sans sa blanchisserie, sans sa lessive quotidienne à la main, tout le village avait dégringolé.

Avant, Spektor entra dans la chambre du patient d'un pas assuré, laissant immédiatement entendre qu'il était venu pour vaincre. Il était tout de suite au contact du malade, le palpait, le tapotait avec ses doigts, attentif aux réactions du corps, forçant la maladie à répondre, à livrer son nom véritable. Ses doigts, trop longs pour le petit et maigre Spektor, des doigts de pianiste – on disait avec un petit rire en coin que dans sa jeunesse il voulait entrer au Conservatoire –, étaient son principal instrument de diagnostic. Et Janna, qui se souvenait de leur contact quand elle était alitée, grippée, fiévreuse, des signaux bénéfiques qu'ils lui transmettaient comme en morse, espérait de tout son cœur que Spektor pourrait comprendre de quoi souffrait sa mère et trouverait le moyen de la soigner.

Mais le docteur était venu à contrecœur, et c'est à peine s'il entra dans la chambre. Il ne toucha pas Marianna, expliquant qu'il ne voulait pas la réveiller. Il baisse les bras, comprit

Janna, effarée. Comme s'il avait peur de cette maladie. Et son espoir s'envola, laissant place à la terreur, d'autant plus grande que la maladie de sa mère faisait à présent partie de changements généraux, menaçants, contre lesquels le docteur Spektor était impuissant aussi. Il emmena Janna dans la pièce voisine, l'écouta en lui caressant la main – elle sentait la faiblesse, la mollesse de ses doigts jadis souples et fermes – et dit :

– Il faut faire une analyse de sang. Mais, ma petite Janna, je peux le dire sans analyse. C'est un cancer. Foudroyant. Aucun espoir. Personne ne se risquera à l'opérer. Et elle ne supportera pas la chimio.

Il fit une pause, puis se leva, mit son manteau dans le couloir. Il hésita près du seuil, regarda Janna. Il entrouvrit la porte, mit un pied à l'extérieur... Et c'est ainsi, comme s'il n'était déjà plus dans la maison et que cela lui était plus facile, que Spektor dit à Janna :

– Le cancer se développe très vite. Tu dois être prête... Ta maman va changer. En pire. Ce que tu m'as dit, qu'elle refuse de voir les médecins... Ce n'est que le début. Pardonne-moi. L'intoxication est trop forte. On ne peut pas préserver le cerveau.

Spektor raconta ce qui pouvait se passer ensuite. Janna écoutait sans écouter : ce que le docteur disait ne pouvait pas, ne pouvait absolument pas concerner maman. « Elle ne te reconnaîtra plus. » « Elle croira que tu es son ennemie. » Quoi, comme s'il ne la connaissait pas ? Mais, tout au fond d'elle-même – elle le croyait. Elle le croyait et elle avait peur. Elle voyait bien que maman avait déjà changé. Dès le premier jour de sa maladie.

C'est alors, après le départ du docteur, que Janna souhaita lâchement à sa mère de mourir sans douleur et au plus vite. Elle le lui souhaita, parce que lors des enterrements, au village, elle avait souvent entendu les femmes dire avec bienveillance et, semblait-il, sagesse : « Elle a fini de souffrir. » Elle eut immédiatement honte de ses pensées – mais c'était

une honte machinale, fausse, superficielle. Parce que c'était son devoir d'avoir honte. Et, prenant conscience que c'était faux, elle retint sa respiration, attendant que la véritable honte, douloureuse, brûlante et amère, envahisse sa poitrine. Mais la honte ne vint pas.

Ce qu'elle ressentait maintenant – pour la première fois depuis le début de la maladie avec une telle acuité, une telle force –, c'était une colère profonde, impuissante, contre sa mère. Cela pouvait arriver à tout le monde, par exemple à Ania, la voisine, mais pas à maman, parce que maman était, était... Janna, étouffant de colère, ne trouvait pas de mot pour exprimer la vraie nature de sa mère, que bien peu connaissaient réellement, que certains devinaient intuitivement, mais qui était ressentie par presque tout le monde.

Maman – avant – était comme protégée par un sortilège. Et elle aurait dû dévoiler sous peu son secret à Janna, lui expliquer qui elle était vraiment et ce qu'elle faisait en prétendant laver simplement le linge des autres. Très bientôt. Peut-être dans moins d'un an, peut-être dans seulement quelques mois, Janna le prévoyait, elle déchiffrerait ses allusions.

Mais à présent Marianna était en train de mourir, brisant sa promesse tacite mais claire, trahissant la foi de sa fille en la grâce d'une vocation héréditaire qu'elle avait déjà pris l'habitude d'endosser en pensée sans savoir encore en quoi elle consistait. Elle prenait comme un modèle, comme une esquisse, l'étrange sentiment que la vie de sa mère avait une signification particulière qui ne correspondait pas à son métier : directrice d'une blanchisserie, puis blanchisseuse à domicile au siècle des machines à laver et des produits de nettoyage – ce qui poussait les uns à la prendre pour une guérisseuse, les autres pour une voyante, les troisièmes pour une sorcière, et les quatrièmes – la majorité – tout simplement pour une femme pleine de sagesse dont les conseils étaient bons à suivre.

Mais tous passaient à côté de la vérité, ce n'était pas cela... Les gens essayaient de saisir l'insaisissable. En fait la magie était consubstantielle à maman, elle était dans les mouvements de ses bras, dans l'eau entre ses paumes, dans la propreté du linge qu'elle avait lavé. Cette propreté au-dessus du blanc.

À présent c'était juin, le mois des fleurs et des cerises. Le cerisier sous la fenêtre de la chambre de maman, une espèce précoce, se couvrit de fruits pourpres, presque noirs, laqués, qui cognaient contre les vitres quand il y avait du vent : il aurait fallu tailler ses branches au printemps, enlever le lichen du tronc, le passer à la chaux... Maman, *ce qui restait* de maman, s'était calmée, apaisée, sa respiration était plus régulière, comme si le cerisier avait trouvé le code Morse de sa conscience confuse. Et en Janna surgit de nouveau le fol espoir qu'elle allait guérir. Qu'il était possible de revenir même de ces lointains mortels. En ces jours ensoleillés Janna, sentant à quel point ses pensées et ses sentiments étaient noirs, consciente de la pénombre répugnante et oppressante, de l'intemporalité où elle vivait, priait le cerisier de guérir sa maman, elle chuchotait : cerisier, sauve maman, sans se rendre compte qu'elle-même s'approchait de la folie. Elle restait assise près du lit, fixant ce visage devenu un masque étranger, elle attendait de voir, d'un instant à l'autre, affleurer quelque petit trait connu, ancien, et que maman soit plus forte que ce masque, revienne à elle-même...

Elle y crut presque – et rata sa mort, s'étant assoupie dans la chambre voisine. Elle avait manqué son dernier soupir.

Le corps qui gisait sur le lit, dans la souffrance refroidie des draps sales roulés en tapis, dans un paysage d'agonie – ce n'était pas maman.

– Comme sortie d'un camp de concentration, dit, croyant que Janna n'entendait pas, l'ambulancier à son collègue.

Mais elle avait entendu. Et ces paroles s'accrochèrent, lui entrèrent dans la tête comme si elles expliquaient quelque chose.

– Comme sortie d'un camp de concentration, chuchotait Janna pour elle-même.

Quand l'ambulance partit, elle sortit dans la cour, dans la claire journée de juillet avant le crépuscule. Elle n'avait rien fait depuis l'automne. Partout transparaissait l'abandon, la négligence, mais il y avait quelque chose de particulier. La cour n'avait pas été envahie de mauvaises herbes, épaisses et voraces, comme on aurait pu s'y attendre. L'herbe n'avait pas poussé en hauteur. Le jardinet s'était plutôt étouffé, étiolé, noyé dans le temps, vidé et flétri, noirci, terni par la poussière de charbon : cela faisait plus de deux ans que la mine ne produisait plus, mais le terril émettait toujours de la poussière. Entre deux pommiers voisins pendait, effilochée, la corde où sa mère mettait la lessive à sécher. Là, pas de linge : Janna faisait sécher les draps de sa mère à l'intérieur pour qu'un regard étranger ne puisse pas y lire l'horreur honteuse de la maladie.

Mais à cet instant un drap, un rectangle blanc imaginaire, un drap transparent, comme une fenêtre ou un écran, flotta devant les yeux de Janna, unissant de force le présent et le passé, obligeant Janna à se rappeler le tout premier instant de la fin.

Elle était revenue un vendredi de Kharkov, de la fac, sans prévenir sa mère. Elle avait eu le mal du pays, même si le mercredi encore elle avait l'intention de passer tout le week-end à travailler : c'était sa première année, le premier semestre. La voix de sa mère au téléphone l'avait alertée, quand elles s'étaient parlé le jeudi. Elle était inexpressive et lointaine, comme si sa mère parlait depuis une autre planète. Janna essaya de se convaincre que c'était normal : c'était l'éloignement, le fait qu'elle devenait adulte. Mais elle n'y arriva pas. Elle quitta les cours, prit l'autobus interurbain, certaine que le mauvais nuage se dissiperait

dès qu'elle entendrait et verrait sa mère ; elle se reprochait ce voyage impromptu, inutile, chassait le mauvais pressentiment qui grandissait dans son esprit – ainsi pendant l'orage les cheveux captent l'atmosphère électrique et se dressent sur la tête.

Elle fit à pied le trajet de la gare routière au village. Elle se détendit : combien de fois s'était-elle représentée en train de faire ce trajet, quand elle serait étudiante, citadine, et voilà qu'elle marche sur le chemin, qu'elle n'est déjà plus complètement d'ici, et elle a un manuel de psychologie dans son sac. Elle s'était détendue, mais elle n'était quand même pas tranquille, comme si elle avait choisi la mauvaise faculté, la mauvaise ville, et que c'était seulement ici, dans le village, qu'elle s'en apercevait.

Elle entra dans la cour par l'allée que son défunt père avait bétonnée. À la mine il était géomètre, l'homme des lignes précises, et la bande de béton était droite et lisse comme une règle d'écolier. Mais Janna eut soudain l'impression que les bords parallèles s'étaient gauchis, comme si quelque chose avait bougé sous terre. Pourtant, même après l'effondrement dans la mine l'allée avait gardé sa rectitude idéale.

Cette déformation imaginaire qui avait soudain faussé son orientation, troublé ses sensations, fit que la terre se déroba un instant sous ses pieds. Janna eut l'impression qu'elle allait tomber. Se ressaisissant, se reprenant au bord du vertige, elle vit sa mère.

Marianna lui tournait le dos. Elle venait de suspendre à la corde un drap fraîchement lavé. Le plus familier, le plus ordinaire des tableaux. Il aurait dû l'apaiser, ramener le sol sous ses pieds.

Mais Janna le sentait : quelque chose n'allait pas.

C'était un jour de la mi-automne. La lumière du soleil avait déjà baissé, s'était éclaircie, avait atteint la pureté d'une eau de source et ne s'était pas encore saturée du jaune crépusculaire. Dans la lumière transparente, innocente,

ignorant la passion des couleurs, Janna vit le drap : il était blanc, mais pas propre.

« La propreté est au-dessus du blanc », aimait à répéter sa mère.

Et Janna, qui par un sixième sens connaissait cette propreté particulière, son rayonnement qui ne venait pas de la force corrosive de poudres de lessive, de l'opiniâtreté qu'on met à laver et rincer, mais du doux miracle des mains de sa mère, prit conscience que cette propreté avait été confisquée, avait disparu.

Mais Marianna ne le voyait pas. Ne remarquait rien.

Janna ne lui avait rien dit. C'était comme si sa mère n'était pas contente de la voir. Elle la fit asseoir à table. Elle s'affairait dans la cuisine, et Janna le voyait bien : ses paroles, ses gestes, son allure, rien en elle à présent ne coulait de source, tout était inélegant, hasardeux, gauche. Elle lui servit à manger – un plat était trop salé, l'autre trop cuit.

Janna resta pour la nuit et partit, se persuadant qu'elle s'était imaginé tout cela, s'était fait des illusions, elle promit de revenir une semaine plus tard mais fut prise par ses examens, et puis elle-même n'avait pas très envie de revenir, d'autant plus que la voix de sa mère semblait être redevenue normale, presque comme avant, et elle insistait : pense à tes études, disait-elle à Janna, travaille bien, tu viendras après.

Alors qu'il aurait fallu, dès cette époque, la traîner de force chez les médecins, l'amener à l'hôpital du district, à Donetsk. Ou même plus loin, à Kharkov ou à Kiev. Peut-être que là-bas, on aurait pu faire quelque chose. Mais quand Janna revint à la maison, sa mère ne se levait presque plus. Seule sa voix était vaillante. Une voix trompeuse, perfide. Au début Janna pensa que sa mère, sottement, faisait la brave et usait ses dernières forces pour ne pas inquiéter la petite étudiante qu'elle était, et ne pas la distraire de ses études.

Mais bientôt elle comprit autre chose. Sa mère se conduisait comme si on l'avait changée, comme si elle était quelqu'un d'autre, une étrangère qui craignait d'être démasquée et

essayait de la chasser de la maison. Et quand, déjà physiquement faible, Marianna vit qu'elle ne pourrait pas mettre Janna à la porte, elle devint méchante et tyrannique. Et ce changement était si invraisemblable, il ressemblait tellement plus à une substitution qu'à une transformation, que Janna fut désorientée, ne sachant quelle attitude prendre, comment se conduire, comment réagir. Et Marianna la repoussait, elle ordonnait à Janna tantôt de partir immédiatement, tantôt de ne pas l'abandonner, et sanglotait comme une perdue, mais sans sentiments, mécaniquement. Et Janna passait d'un extrême à l'autre, et sa mère exigeait, faisait pression, interdisait d'appeler les médecins, d'inviter des amis, de demander de l'aide, « pour que jamais, personne... ».

Et Janna – désorientée, ne sachant pas de qui émanaient les ordres et les interdictions, à qui appartenait cette voix, à sa mère ou à la maladie – obéissait. Elle n'avait pas le temps d'inventer une ruse quelconque. Elle s'y résolut quand il était déjà trop tard et que sa mère, sombrant toujours plus profond dans la maladie, se mit à refuser de tenir la promesse faite la veille et devint encore plus irritable, capricieuse... et démente.

Cela faisait, semblait-il, tout à fait l'affaire des médecins. « Vous avez l'accord de la malade pour l'hospitalisation ? Non ? Discutez avec elle ! Elle ne veut pas ? Faites-la déclarer incapable. » Et sa mère, comme si elle entendait tout bien que Janna parlât à l'extérieur, chuintait : « Tu veux m'enfermer chez les fous, oui, à la maison de fous, ta propre mère ? »

... Cette chute de neige bénie, cette visite du docteur Spektor restèrent dans ses souvenirs comme un phare lointain, une lumière sur la rive qu'elle avait quittée. Les jours et les mois suivants se changèrent dans sa mémoire en un couloir de ténèbres, en une galerie de mine après un éboulement, là où tout est mélangé et écrasé, soudé dans la souffrance, dans l'horreur de l'inévitable transformation de sa mère en momie, en un *quelque chose* d'étranger qui meurt et n'arrive

pas à mourir, comme si en elle la mort jouissait de prolonger son séjour dans le monde des vivants.

À présent que sa mère était morte, Janna sentait encore plus cette masse sombre et indistincte d'angoisse et de souffrance restée là, à l'intérieur d'elle-même. Elle essayait de se libérer mentalement. Mais sa pensée revenait sans qu'elle le veuille aux paroles étonnées de l'ambulancier qui, pourtant, en avait vu d'autres : « comme sortie d'un camp de concentration ».

À leur deuxième sens auquel l'ambulancier ne pensait sans doute pas. Au vieux puits de mine 3/4, abandonné.

Là-bas, derrière le champ.

Derrière le teruil.

À ça – à ce qui se trouvait dans le puits, sous le bouchon de béton. Évitant par superstition de nommer son contenu et même de lui chercher un nom, Janna avait à présent la certitude que c'était justement à ce puits que sa mère était préposée – comme gardienne, comme protectrice de son inviolabilité. Et si maman était morte, dans la pourriture et les ulcères, cela voulait dire que le sceau n'était plus efficace.

Au village, chacun savait *ce qui*, ou plus exactement *qui* se trouvait là, dans le puits. C'était un secret de polichinelle. Une donnée incontournable dont on ne parlait pas. Sauf par superstition, en cas de malheur.

Mais aujourd'hui, à travers le prisme de la maladie et de la mort de sa mère, Janna pouvait percevoir la place qu'occupait la destinée de cet endroit, la force et la proximité du malheur irrévocable. Elle le sentait et ne pouvait pas y faire face : ahurie, effrayée, son tour était venu de recueillir le dangereux héritage. Soulagée par la mort – et effrayée de ce qui l'attendait, elle, l'héritière. Perdue dans le temps écoulé, dans les événements manqués, enfermée dans la capsule d'un vécu non vécu. Ayant même perdu le sentiment de voisinage, la proximité spatiale avec les autres gens – et encore heureux qu'ils ne s'imposent pas, qu'ils ne

l'importunent pas, qu'ils la laissent tranquille, qu'ils cultivent leurs jardins, qu'ils fassent sécher leurs lessives grisâtres...

Le soir était déjà tombé. Le soleil avait roulé derrière le terril noir, entre ses deux bosses ; comme s'il avait été englouti dans la gueule de la terre. Le temps s'était remis à filer, s'était enfui Dieu sait où, comme si le chronomètre intérieur de Janna s'était mis à compter les heures pour des minutes.

Elle entra dans la maison – vide, pour la première fois depuis l'automne dernier, depuis que maman avait cessé de sortir. Elle se souvint avec peine, par bribes, comme si sa mémoire se trouvait dans une autre ville et qu'il lui fallait l'atteindre, qu'elle devait obligatoirement voiler le miroir. Avec quelque chose de sombre, semblait-il.

Docilement, elle ouvrit le tiroir de la commode où étaient rangés les dessus-de-lit et les nappes. Mais il n'y avait que des étoffes claires, lavées et repassées par maman avant sa maladie. Plisées en tas réguliers. Blessants par la précision, la perfection de leurs coins bien marqués. Brillants d'innocence. Et Janna avait peur de les toucher, sentant à quel point elle-même était sale : corps, pensées, âme. Elle embrassa du regard la maison du passé, reconnaissant sa lumière, ses couleurs ; c'était la première fois qu'elle était aussi convaincue que jamais chez elles il n'y avait rien eu de sombre.

Le grand miroir dans son cadre était dans la chambre de maman. Mais en février Janna l'avait déplacé dans le salon : le miroir reflétait et dédoublait la couche souillée du lit et, dedans, le corps recroquevillé de sa mère. Alors, elle avait retourné le miroir contre le mur : elle ne voulait ni ne pouvait non plus voir son propre reflet, elle voulait disparaître. Mais maintenant, faute d'avoir trouvé de quoi le voiler, elle le remit à l'endroit – avec une autodérision mauvaise, prête à y voir une souillon, un épouvantail, un croquemitaine.

Et elle sursauta : ce qu'elle y voyait était très différent.

Elle n'avait jamais ressemblé à sa mère.

Marianna était grande, comme faite pour être remarquée. Svelte – mais d'une sveltesse faite de force, non de beauté. Le teint coloré – mais sans fard pour le flatter ou l'adoucir. De la grâce – non dans ses traits, mais dans la justesse des mouvements qui les ennoblissaient. Souriante, aimable, mais sur son quant-à-soi.

– Ma chère *dame*, excusez-moi, c'est vous la dernière ?

C'est ainsi qu'un petit vieux à l'air cultivé s'adressa à sa mère dans une queue pour le lait, au marché. Et la petite Janna de sept ans retint, dégagea ce mot particulier du flot des bavardages. Un mot lourd, authentique. Qui avait l'air de convenir particulièrement à sa mère, qui dévoilait sa vraie nature et sa vraie origine, que personne dans son village de mineurs ne pouvait soupçonner. Pourtant les plus attentifs remarquaient que Marianna ne ressemblait pas aux autres femmes du village : la vie locale n'avait pas laissé son empreinte sur elle. Le petit vieux – Janna le sentait intuitivement – n'avait pas choisi non plus ce mot par hasard : *dame*. Il voulait plaisanter, être ironique, et il était tombé juste. Ce jour-là, au marché, Janna remarqua pour la première fois que sa mère ne faisait pas la queue comme tout le monde. Les autres semblaient s'imbriquer comme les pièces d'un Lego, ils savaient qu'ils constituaient une file d'attente et se conduisaient comme les parties d'un tout ; maman semblait aussi faire la queue, sans s'en écarter, mais – à part. Individuellement.

Une dame.

Marianna.

Et Janna, c'était qui ? Une gamine, une enfant venue sur le tard. Elle avait un retard de croissance, de développement. Son nom sonnait bien, mais c'était un vilain petit canard, pâle, maigre, on ne l'aurait jamais crue du même sang que sa mère. Seul son nom promettait qu'un jour elle serait différente, extraordinaire, « Janna ». Comme dans la